

Oraison



Pourquoi si peu de contemplatifs ?

1. Vous m'avez demandé souvent pourquoi, de tant de personnes qu'on voit s'appliquer à la dévotion, il y en a si peu qui entrent dans les voies de l'Esprit. Cela peut venir de deux causes. La première est que la plupart se veulent introduire d'eux-mêmes dans la salle de ce banquet céleste avant de s'être dépouillés des haillons et des vieux habits du péché, et sans être revêtus de la robe nuptiale et des habits de l'Épouse ; ils veulent voler avant d'avoir des ailes et s'établir dans un état où l'on ne peut être introduit que par la grâce, et qui n'est donné qu'après mille victoires sur soi-même. Il est nécessaire au préalable de détruire en nous totalement et d'avoir arraché de l'âme

jusqu'aux plus petites inclinations que le péché a laissées dans le coeur, qui l'y font renaître pour si peu qu'on se néglige, et qui sont comme ces derniers liens par lesquels il le tient encore attaché pour le faire suivre en temps et lieu.

2. La seconde cause qui empêche ces personnes dévotes d'arriver à la fin où Dieu les appelle, et où il semble qu'elles aspirent de toute l'étendue de leurs désirs, c'est qu'elles n'ont pas le courage, après avoir quitté le péché, de se quitter elles-mêmes pour s'abandonner aveuglément aux conduites de Dieu. La mort de soi-même, par les portes de laquelle il faut passer pour traverser des chemins pleins de ténèbres, paraît si affreuse à leurs yeux que sa seule idée les fait trembler de peur d'en approcher. C'est pourquoi on les voit rôder toute leur vie dans les mêmes routes sans s'avancer de rien, mais toujours attachées à de mêmes pratiques. Elles ne font que languir dans une vie commune, qui n'est animée que de leur propre industrie et de quelques méditations qu'elles ont roulées mille fois dans leur esprit, et qui ne font plus nulle impression sur leurs âmes. C'est ce qui les rend si faibles dans la vertu que, nonobstant toutes leurs méditations et autres exercices ordinaires, elles se laissent aller aux premiers objets qui se présentent sans se trouver nulle force pour y résister. Ainsi leur vie se passe dans un mélange d'amour-propre et de dévotion, sans avoir nul véritable établissement dans l'état de la perfection.

3. Vous voyez bien maintenant, mon cher fils, que j'ai eu grande raison de ne vous pas faire plus tôt l'ouverture des secrets et des sentiers de la perfection chrétienne, attendu la nécessité que vous aviez de travailler de vous-même pour disposer le fond de votre âme à recevoir les opérations divines ; il a fallu

vous laisser le loisir de faire beaucoup de préparation pour bâtir dans votre cœur un tabernacle vivant à Dieu, qui le veut bien choisir pour sa demeure, et pour y opérer les merveilles de votre salut et de votre sanctification.

Maur de l'Enfant-Jésus (1617-1690), *Deuxième traité de la vie intérieure et mystique*

L'AUTEUR Cf. Oraison n° 63.

LE TEXTE Les deux *Traités de la vie intérieure et mystique*, datés du 5 mai 1673, l'un d'une quinzaine, l'autre d'une cinquantaine de pages, répondent aux questions qu'un disciple très averti de la vie contemplative pose au maître de la réforme carmélitaine française dite «de Touraine». On y retrouve l'enseignement de son propre maître, Jean de Saint-Samson, mais formulé avec la clarté et la netteté qui caractérisent Maur. Le premier de ces traités semble le brouillon du second, et les deux ont sans doute été transcrits par leur destinataire probable, l'abbé de Brion, auteur estimable quoique controversé de plusieurs ouvrages de vie spirituelle.

§ 1. L'expression «voies de l'Esprit», chez Maur, est réservée aux états proprement mystiques, par distinction de la voie des *commençants* dans la vie spirituelle. La voie des commençants est celle de la conversion d'une vie dominée par les satisfactions sensibles, à une vie libre de tout attachement à ces satisfactions. Comme son maître Jean de Saint-Samson, et à vrai dire comme tous les auteurs de sa génération, Maur nous en rappelle la nécessité avec un vocabulaire un peu brutal (*détruire, arracher...*), dans lequel un saint François de Sales, par exemple, ne se reconnaîtrait pas ; mais il y a là une caractéristique, presque une mode, de son époque, qui ne doit pas nous effrayer. D'autre part, Maur nous dirait ailleurs que si Dieu commence en général par cette phase de purgation et de conversion, cette loi est loin d'être absolue, et que certains peuvent être plongés dans «les voies de l'Esprit» avant même d'entrer dans la voie purgative, ce qui ne veut pas dire qu'ils en seront dispensés.

§ 2. La voie purgative conduit habituellement à la voie illuminative, c'est-à-dire à la contemplation, laquelle entraîne l'extinction des lumières et des goûts que l'âme trouvait en un premier temps dans les exercices spirituels. Ces grâces des débuts l'aidaient à préférer Dieu au monde, mais l'âme doit maintenant s'en détacher comme du reste de sa vie sensible, pour trouver Dieu lui-même dans la foi : «*après avoir quitté le péché*», elle doit «*se quitter elle-même pour s'abandonner aveuglément aux conduites de Dieu.*» Et c'est là que les résistances héritées du péché originel font «*traverser des chemins pleins de ténèbres*», dans lesquels bien des âmes préfèrent souvent ne pas pénétrer. Ce peut être qu'elles ne comprennent pas que le moment est venu d'abandonner leur première façon de prier, en restant à «*quelques méditations qu'elles ont roulées mille fois dans leur esprit*», ou bien qu'elles manquent de générosité. Dans les deux cas, «*leur vie se passe dans un mélange d'amour-propre et de dévotion*» qui, hélas, est celui de bien des vies à moitié consacrées, et qui ne feront que «*languir dans une vie commune*».

§ 3. Tant qu'elle est dans la voie des commençants, l'âme ne doit pas rêver à une vie contemplative, qu'elle risquerait alors d'imaginer comme un état de ferveur et de goûts spirituels, alors qu'il lui faut justement apprendre à entrer dans la pure foi et à se détacher de ses sentiments. C'est pourquoi le directeur spirituel doit avoir la prudence de maintenir le commençant dans ses efforts de conversion, ce que le correspondant de Maur semble avoir peiné à comprendre, en attendant que ce nécessaire détachement lui ouvre la porte de la véritable contemplation.



CATÉCHISME SPIRITUEL à l'école des saints

Grâce, mérite et sainteté

Je crois en un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible : la profession de foi chrétienne est adossée à la proclamation d'un Dieu qui crée tout et qui fait tout, sur la terre comme au

ciel, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel ; ce qui revient à dire que les choses ne sont que dans le don que Dieu nous en fait, qu'elles ne sont et que nous ne sommes que purement par amour :

Vous êtes faits par amour, et si l'amour se retirait de moi, si je n'aimais plus ce que vous êtes, vous ne seriez plus. C'est mon amour qui vous a créés, et mon amour qui vous conserve.

Sainte Catherine de Sienne, Dialogue 82

Si bien qu'en couronnant nos mérites, Dieu couronne ses propres dons, dira saint Augustin. Notre destin, ou notre vocation, ne sera donc jamais que de laisser se déployer en nous cet amour, cet être de notre être :

Oui, je peux bien dire que Dieu est l'être de toutes choses, non pas parce qu'elles seraient ce qu'il est, mais parce que « toutes choses sont de lui, par lui et en lui. » (Ro 11, 36) Pour toutes, il est ce qu'elles sont ; pour celles qui sont vivantes, il est aussi ce qui fait leur vie ; pour celles qui sont douées de raison, il est ce qui les éclaire ; pour celles qui l'utilisent bien, il est leur vertu ; pour celles qui remportent le combat, il est ce qui les glorifie.

Saint Bernard, Sermon 4 sur le Cantique des cantiques, 4

À en rester là, et on en est resté là jusqu'à saint Bernard, la vie chrétienne consiste à laisser Dieu se répandre en nous et nous transformer en lui, ce qui est la définition même de la sainteté :

Appelés par Dieu, non au titre de leurs œuvres mais au titre de son dessein gracieux, justifiés en Jésus notre Seigneur, les disciples du Christ sont véritablement devenus par le baptême de la foi, fils de Dieu, participants de la nature divine et, par la même, réellement saints.

Concile Vatican II, Constitution Lumen Gentium, V

« Participants de la nature divine » : telle est la cause et la mesure de notre sainteté. Mais le péché originel a été d'inventer le mérite, de se prétendre porteur de quelque chose que Dieu n'aurait pas, d'entrer en négociation avec lui, d'échanger le statut de fils contre celui de fournisseur. Et nous voilà embarqués dans l'hérésie la plus constante de l'histoire de l'Église, celle qui consiste à prétendre « gagner le ciel » comme on gagne son pain à la sueur de son front : qu'il s'agisse des « pauvres fous de Galates » (Ga 3, 1) qui mettaient leur confiance dans la pratique de la loi de Moïse, du pélagianisme au temps de saint Augustin ou du jansénisme moderne, on compte sur ses œuvres pour être sauvé, oubliant qu'avant même de nous créer,

Dieu a décidé de ne récompenser que ses propres œuvres : ce sont celles-là seulement, et non pas les tiennes, qu'il couronne dans le royaume des Cieux. Ce que lui-même n'a pas fait en toi, il le compte pour rien.

Tauler, Sermon III, pour l'Épiphanie

Aussi l'idée même de *mériter* anéantit-elle l'amour, cette volonté d'union dont nous avons vu (Oraison n° 230) qu'elle est ce qu'il y a de plus Dieu en Dieu, volonté qui d'avance mérite tout, et qui a pour cela besoin que, à proprement parler, je ne « mérite » jamais rien. Voilà pourquoi *je n'aime point cela de vouloir toujours regarder au mérite*, dira saint François de Sales ; *si nous pouvions servir Dieu sans mériter, ce qui ne se peut, nous devrions désirer de le faire !* De mérite, nous n'aurons jamais que ceux de Jésus-Christ. Cela revient à dire que pour nous, la sainteté s'appelle la grâce, qu'il ne s'agit pas d'acquérir ou d'exploiter, mais seulement de bien recevoir pour bien en profiter, notre rôle étant tout entier dans cet accueil de l'amour de Dieu :

Ce n'est pas par la grandeur de nos actions que nous plaisons à Dieu, mais par l'amour avec lequel nous les faisons ; car une Sœur qui sera en sa cellule, ne faisant qu'un petit ouvrage, méritera plus qu'une autre qui aura bien de la peine, si elle le fait avec moins d'amour. C'est l'amour qui donne la perfection et le prix à nos œuvres.

Je vous dis bien plus : voilà une personne qui souffre le martyre pour Dieu avec une once d'amour, elle mérite beaucoup, car on ne saurait donner davantage que sa vie ; mais une autre personne qui ne souffrira qu'une chiquenaude avec deux onces d'amour aura beaucoup plus de mérite, parce que c'est la charité et l'amour qui donne le prix à tout.

Saint François de Sales, Vrais Entretiens spirituels,

Certes, la tentation sera toujours celle du quietisme, c'est-à-dire celle de minimiser la responsabilité de l'homme dans son salut, comme s'il suffisait d'avoir envie d'être sauvé pour l'être effectivement, ce qui serait confondre désirer et vouloir : c'est dans l'acte même de vouloir la sainteté que nous recevons la grâce d'être saint, tout comme l'oxygène et le carburant se combinent pour produire la combustion, mais restent parfaitement inertes tant qu'ils sont isolés l'un de l'autre :

Mais, direz-vous, à quoi servent donc nos bonnes œuvres ? À quoi ? À nous obtenir la grâce d'une plus grande confiance et espérance en Dieu seul : voilà tout l'usage que faisaient les saints de leurs grandes œuvres. Elles sont, disaient-ils, si gâtées et si corrompues par notre perversité que, si Dieu nous jugeait par là à la rigueur, nous mériterions plutôt des châtiments que des récompenses.

Ne me parlez donc plus de bonnes œuvres pour avoir de quoi s'appuyer à la mort, ne me parlez que de la miséricorde de Dieu, des mérites de Jésus-Christ, de l'intercession des saints, des prières des bonnes âmes, mais non pas de la moindre chose qui fasse sentir qu'on s'appuie sur soi-même, sur ses œuvres, qu'on y met sa confiance. Le grand mal, c'est que notre amour-propre se fourre partout, se mêle de tout et gâte tout.

Jean-Pierre de Caussade, Lettre à Sœur Bourcier de Monthureux